



CHAPITRE XI

Le bagage d'un explorateur africain. — Au pays de l'Ouranga. — Mirages. — Chez Matamviké.
— Échange de sang. — Prise d'armes à Moutembo.



QUICUNQUE n'a jamais quitté ses paisibles foyers se fait difficilement une idée du nombre et de la variété des objets qui doivent être emportés pour un voyage dans l'Afrique centrale.

En voici la nomenclature incomplète : un nécessaire de toilette, des ustensiles de cuisine et de table, une baignoire en caoutchouc, une caisse de produits pharmaceutiques contenant notamment une grande quantité de quinine, un sextant, un horizon artificiel, des thermomètres,

des baromètres, des hypsomètres, des compas d'épaisseur et des compas ordinaires, des boussoles azimuthales, des caisses pour conserver les échantillons de zoologie et de géologie, des herbiers, un appareil photographique, un assortiment complet de papeterie avec pastels et crayons de diverses couleurs pour le dessin, un arsenal varié comme la devanture d'un armurier des mieux achalandés, des tentes, des hamacs, des moustiquaires, des vêtements et des chaussures de rechange, des chemises de flanelle, sans oublier les accessoires du fumeur, pipes, tabac, boîtes de cigares, allumettes, amadou, briquets, pierres à feu, et l'outillage compliqué du charpentier et du menuisier.

A ce bagage il faut joindre les caisses de biscuits, de conserves alimentaires, les boîtes de thé, de café, de sucre, de riz, les fûts de cognac, qui s'entassent pêle-mêle à côté des courroies reliant ensemble des couvertures de laine, des parasols, des parapluies, des bâtons de touriste, des lunettes d'approche, des pioches, des pelles, des couteaux de chasse, des haches, etc., etc.

Puis viennent les colis, les marchandises d'échange, ou, si l'on veut, les ressources financières de l'explorateur africain, à savoir d'innombrables ballots contenant les variétés connues des tissus ordinaires, depuis la cotonnade commune jusqu'aux foulards de soie; des caisses où sont emballées avec soin des bouteilles de gin ou d'eau-de-vie aux étiquettes resplendissantes, des essences, des épiceries, des parfums, des joujoux d'enfant, de la bijouterie en doublé, de la verroterie, des bracelets en cuivre, des colliers de perles et de corail, de petits miroirs, des poteries, du plomb, une grande quantité de poudre à fusil, des gravures, un stock de journaux illustrés, des livrées râpées, hors d'usage, de la ferraille, des sabres aux lames ébréchées ou bossuées, bref tout ce que, dans sa fantaisie excentrique le nègre recherche le plus parmi les marchandises du mundélé parcourant les latitudes équatoriales africaines.

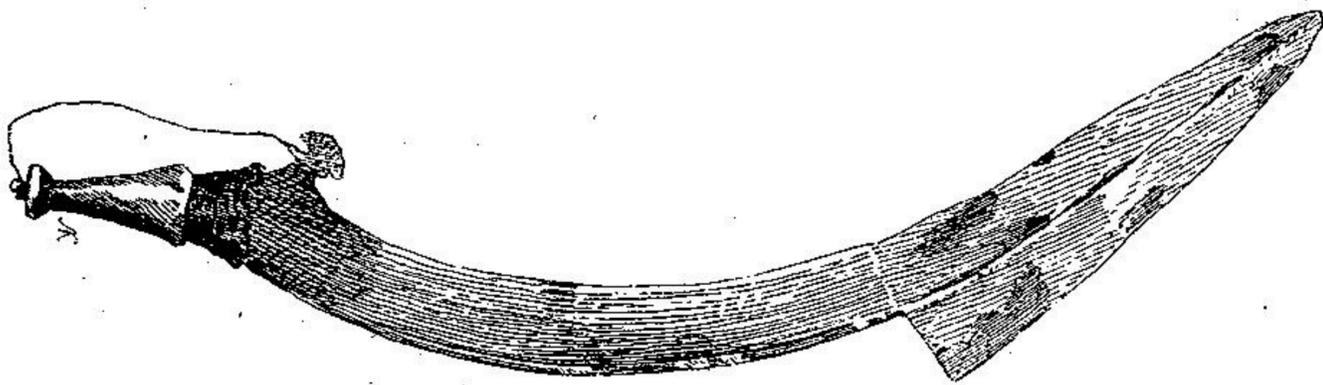
Le 15 octobre 1883, la flottille du haut Congo, composée des steamers à vapeur l'*En Avant*, le *Royal*, l'*A. I. A.*, et de la baleinière à rames l'*Éclaireur*, reprenait sa navigation en amont de l'Équateur. Elle emportait Stanley, Roger et soixante-huit hommes de couleur. Inutile de dire qu'outre les vivres et les bagages des voyageurs les bâtiments étaient munis des articles nombreux et variés qui viennent d'être énumérés.

Dans la matinée du lendemain, la flottille doublait, sous une pluie battante, l'embouchure de la rivière Ikalemba aux eaux couleur d'encre, cours d'eau sans importance, confondu longtemps bien à tort avec l'Ourouki, cet affluent bien autrement considérable.

Il était réservé à un missionnaire anglais, M. Greenfell, de reconnaître en 1884 le cours entier de l'Ikalemba. Longue d'environ deux cent quarante kilomètres, cette rivière se dirige d'abord au nord-est, puis à l'est; ses rives sont tortueuses, basses, et présentent à droite et à gauche de nombreux petits villages disséminés çà et là.

Le soir du même jour, 16 octobre, les bateaux circulaient dans un canal aux eaux calmes, entre les îles d'un archipel et le populeux district d'Ouranga, qui s'étend sur la rive gauche, à quelques mètres en aval du confluent du Loulemgou.

Ce dernier affluent, inférieur à l'Ourouki pour l'importance, mais beaucoup plus considérable que l'Ikelemba, est, au dire des natifs, à plusieurs milles de son embouchure aussi large que le Congo lui-même. L'explora-



COUTEAU DE SACRIFICATEUR (COLLECTION DE M. FLEMING).

tion pouvait seule vérifier ces assertions; mais Stanley, se conformant aux instructions venues de Bruxelles, avait hâte d'arriver aux *Falls*, but prescrit de son déplacement.

Le soleil près de se coucher obligea néanmoins les navigateurs à s'arrêter non loin du confluent du Loulemgou et à jeter l'ancre devant Ouranga, au moment où les habitants de ce village, hommes, femmes, enfants, se divertissaient, buvaient, fumaient ou dansaient. L'arrivée de la flottille transforma en une explosion de joie délirante l'entrain de cette population.

Les voyageurs essayèrent en vain de se soustraire aux ovations prolongées des noirs. Il fallut, avant de songer à l'établissement d'un camp de nuit, palabrer amicalement avec les chefs indigènes, ingurgiter du malafou et assister à la reprise des divertissements momentanément interrompus des natifs.

Ces gens si empressés, offraient une physionomie repoussante sous les

rayons argentés de la lune. Des tatouages horribles, peints de couleurs diverses, couvraient leurs faces et leurs poitrines, des colliers de dents humaines entremêlées de dents de singe constituaient, avec les rouleaux de laiton qu'ils portaient aux bras et aux jambes, des ornements peu attrayants pour le regard des Européens. Les hommes avaient autour de leur ceinture un ample jupon végétal, court comme celui de nos ballerines; les femmes semblaient avoir oublié dans leurs huttes pagnes ou vêtements quelconques.

Stanley et Roger, depuis longtemps blasés des spectacles nocturnes gratuitement offerts par les populations nègres, avaient mis à profit l'enthousiasme général pour ébaucher avec les chefs de la localité des traités d'alliance et un projet d'installation future d'une colonie blanche à Ouranga.

Le 17 au matin, les traités d'amitié furent scellés par l'échange du sang et la population sympathique d'Ouranga salua de ses plus bruyantes acclamations le départ de la flottille.

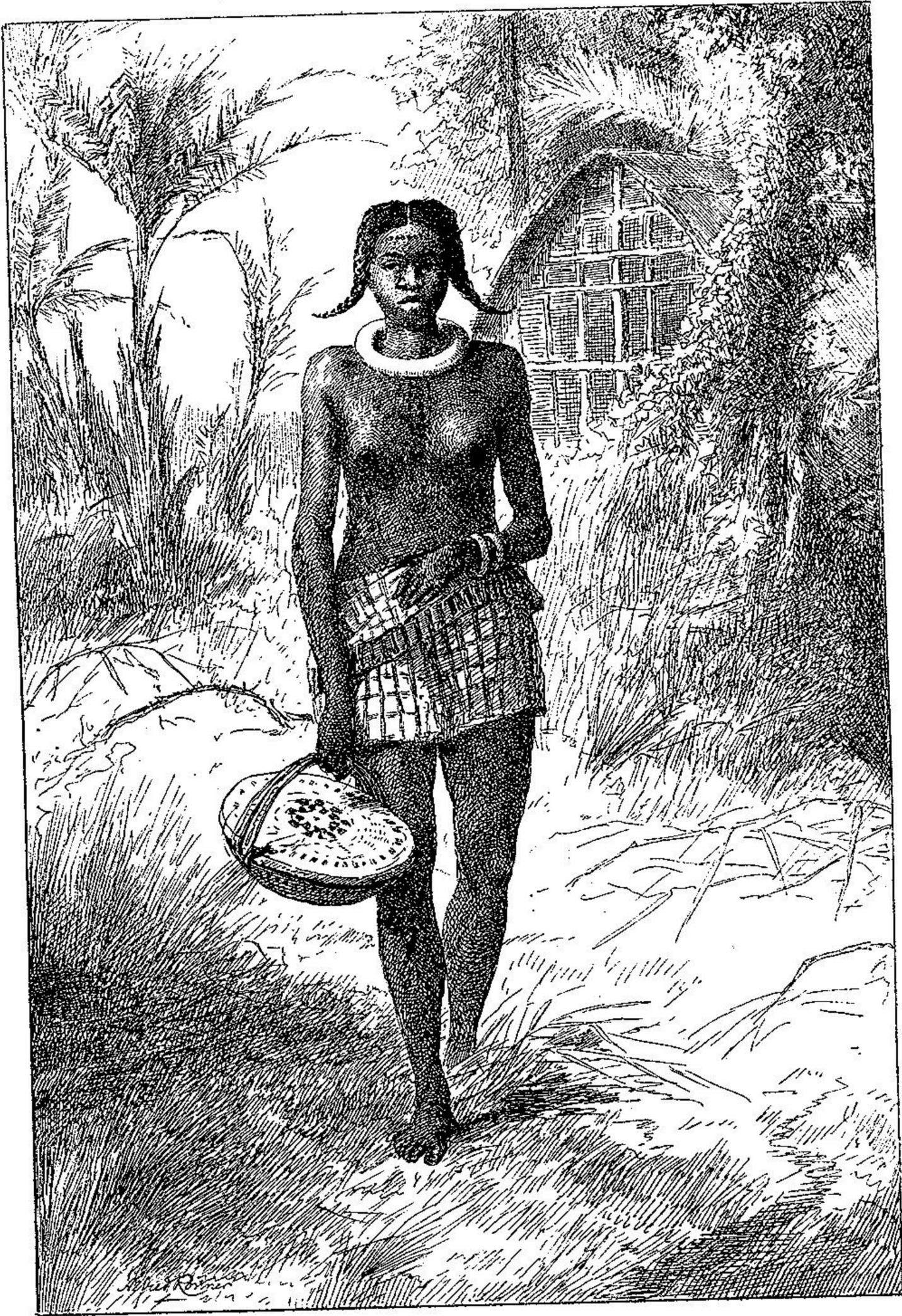
Ces bateaux à vapeur, qui émerveillaient les peuplades riveraines, étaient loin de rappeler aux explorateurs les paquebots spacieux et confortables des compagnies de navigation maritime. Bondés de marchandises, ayant des ponts étroits encombrés par les hommes d'équipe, ils réduisaient à l'immobilité presque absolue les passagers de toutes couleurs.

« Assis du matin au soir, écrit Roger, à l'arrière de nos bateaux minuscules, où tout exercice est impossible, abrités imparfaitement sous un mauvais tendelet, nous sommes tantôt exposés pendant de longues heures aux ardeurs d'un soleil de plomb, tantôt aux aversés diluviennes de la saison des pluies. »

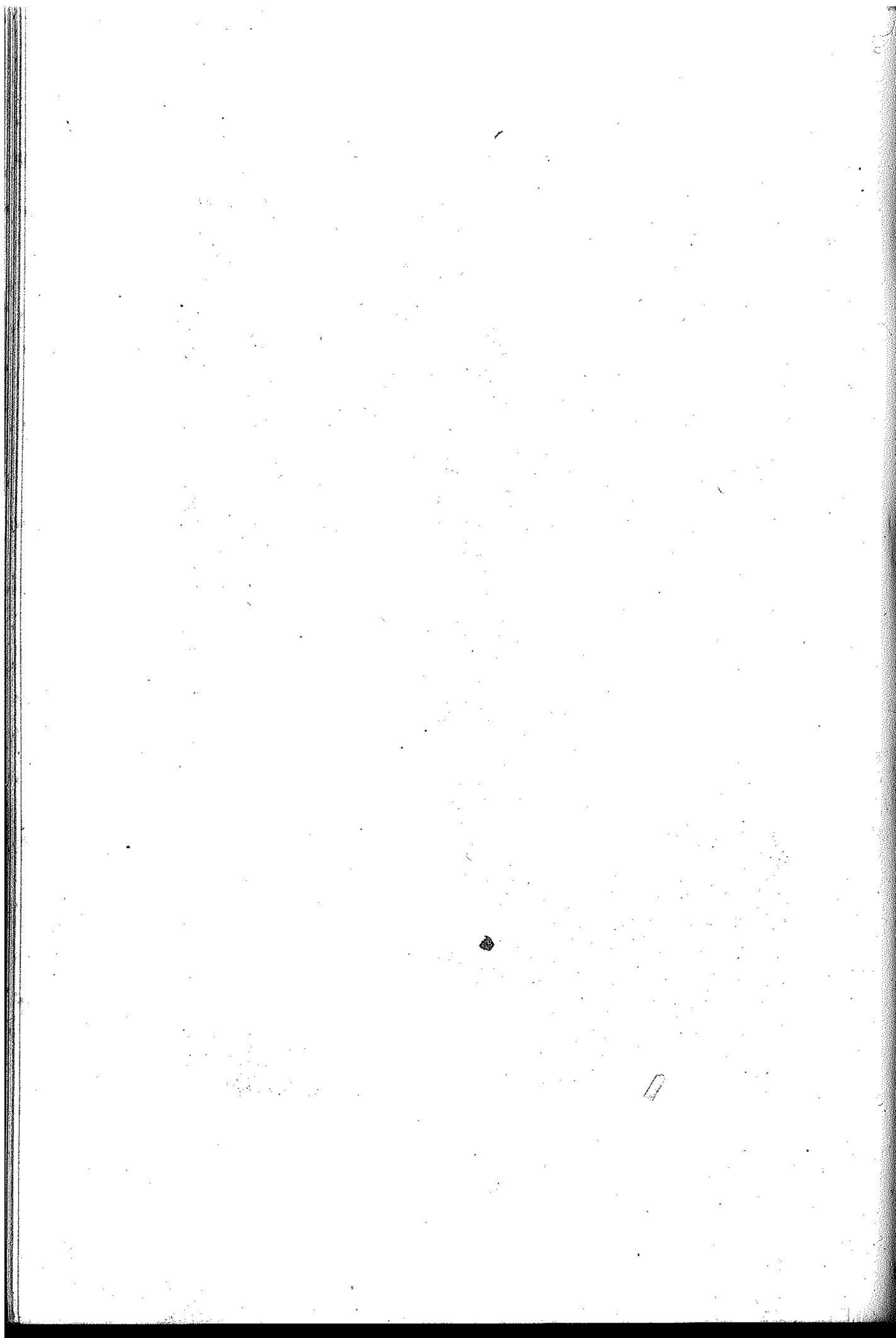
Le paysage seul en captivant les yeux peut calmer l'impatience que fait éprouver l'immobilisation prolongée des membres.

Mais en aval de l'Équateur, et durant plusieurs milles, la navigation présente une désespérante monotonie; à droite et à gauche, sur les rives dont il est impossible de calculer la distance en raison du nombre toujours renaissant des îlots et des bancs de sable qui coupent le courant, s'étendent à perte de vue de vastes et mystérieuses forêts primitives avec leurs taillis impénétrables et leur inextricable lacis de lianes et de vignes vierges.

Ici les croupes arrondies des montagnes dénudées qui enserrant le cours du Congo inférieur, ont fait place à des plaines sans fin, où des croupes boisées émergent touffues, massives, immobiles derrière des masses verdoyantes ou dorées par le soleil. La vie tropicale semble disparaître dans le lointain des horizons du district d'Ouranga.



UNE DES FILLES D'IBAKA (D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).



De loin en loin un monstrueux hippopotame, barrant le courant à l'instar d'un écueil massif, s'ébranle au bruit des steamers à vapeur et s'enfonce dans les profondeurs des eaux.

Du sein des forêts ténébreuses sortent les jacassements des perruches et les appels criards de grands oiseaux sauvages ressemblant à des toucans. Parmi les arbres et les lianes, des singes montrent leurs faces grimaçantes, s'ameutent, crient, gesticulent, gambadent, et semblent faire des efforts désespérés pour capter l'attention des voyageurs...

Le 17 vers midi, le large estuaire du Loulemgou n'apparaissait plus aux membres de l'expédition que comme un simple ruisseau ; sur la rive gauche, le regard cherchait en vain une trace quelconque de l'industrie humaine.

Mais parfois, au fond d'une clairière liquide s'étendant entre deux flots, les voyageurs distinguaient sur la rive droite des toits de chaume rous-sâtre tranchant sur la crudité du feuillage des palmiers borassus.

Cet arbre s'efforce de compenser par la beauté de son port et par la magnificence de ses frondes en forme d'éventail l'inutilité relative de son fruit, ressemblant quant à la forme à la noix du cocotier. « Inutilité relative, » disons-nous, car la noix du borassus, sans valeur pour les indigènes, est très recherchée par les éléphants.

Il n'est pas rare de rencontrer dans les plaines du centre africain des étendues naguère ombragées par les frondaisons majestueuses de ces palmiers et réduites à l'état de nécropoles par suite de la gourmandise des pachydermes. L'éléphant, qui ne peut saisir avec sa trompe le fruit mûri à la cime du borassus, brise à coups d'épaule le tronc de ce palmier, qui ressemble par son élégance et la régularité de ses saillies aux plus belles colonnes de nos palais.

Dans le voisinage des centres populeux, le borassus, qui échappe aux attaques de l'éléphant, se développe dans toute sa beauté. Il formait autour des villages entrevus par les pionniers de ravissantes ceintures

Ces villages étaient les premiers repaires des féroces Bangala rencontrés sur la rive droite en remontant le fleuve. Par un étrange contraste tandis que les agglomérations de huttes se succèdent à de courtes distances à l'ouest du courant, la rive orientale est, en amont du Loulemgou, entièrement dépourvue de villages.

Cependant les deux rives sont également basses et sujettes à l'inondation lors des crues du fleuve, et la rive occidentale présente autant de dépression marécageuse et d'obstacles végétaux que la rive opposée.

Stanley, qui avait gardé de son premier passage devant les terres des Bangala les plus désagréables souvenirs, évita de suivre la côte habitée;

il maintint la route de la flottille au plus près de la rive gauche, dans les mille et un canaux d'un innombrable archipel.

Chacune de ces îles basses, merveille de végétation tropicale, est un foyer d'insectes dévorants, une citadelle de vampires gardée par des nuées bourdonnantes de moustiques, de taons et de mouches tsetsés, qui volaient à l'attaque des équipages de la flottille, et leur occasionnaient des blessures plus cuisantes que ne l'eussent pu faire les armes réunies des tribus bangalas.

On fut néanmoins obligé de chercher, à la nuit tombante, un gîte dans l'un de ces repaires infestés d'ennemis acharnés. Le débarquement troubla aussi d'autres habitants des roseaux, des papyrus, des rotangs, des massifs de palmiers et de cypéracées, véritables sentinelles avancées de la forêt vierge sur les bords de l'îlot. Des marabouts, des grues baléariques, des flamants roses, des ibis, des aninghas, des aigrettes, et tout un monde de gibier d'eau, s'enfuirent à tire-d'aile avec des cris d'effroi et de colère contre les hommes qui pénétraient dans leurs demeures jusque-là inviolées.

Pendant la nuit, les gardiens préposés à l'entretien des feux furent effrayés par des bandes de lémures qui glissaient, suivies de légions de singes minuscules, dans les ramilles des grands arbres et semblaient protester par leur vacarme effroyable contre le sommeil de ces audacieux visiteurs.

Au petit jour, le 18 octobre, on se remit en route, le cap au nord, mais en décrivant d'interminables allées et venues dans un labyrinthe de canaux où fourmillaient par centaines des crocodiles, des hippopotames et des monitors.

Au détour d'un îlot, d'où l'on apercevait l'embouchure d'un affluent de droite, on rencontra une trentaine de canots indigènes remorquant vers le sud des cargaisons de denrées d'échange. Les pagayeurs bangala nagèrent vaillamment pour accoster les embarcations à vapeur.

On apprit d'eux que les gens du district d'Iboko attendaient avec impatience l'arrivée déjà signalée de Boula Matari.

La rivière en vue sortait, au dire des indigènes, d'un grand lac intérieur appelé Ngiri, situé à peu de distance du fleuve.

Cette rencontre de bon augure mit fin aux hésitations de Stanley; il donna l'ordre aux timoniers de se rapprocher de la rive droite.

Devant cette plaine boisée se confondant avec l'horizon, il y eut des illusions d'optique singulières.

On perdait totalement le sentiment des dimensions.

Le capitaine de l'*En Avant* fit subitement stopper la chaloupe, au grand

ébahissement de Stanley. Le marin avait pris pour une flottille de pirogues de guerre une douzaine de crocodiles qui séchaient au soleil sur un banc de sable à fleur d'eau leurs écailles boueuses.

Plus loin, Roger confondant une bande d'oiseaux aquatiques avec une armée de sauvages, sonnait à bord du *Royal* le branle-bas de combat.

Stanley, pensant peut-être à l'existence du lac Ngari, s'imaginait tout à coup distinguer parmi les dômes de feuillage une immense nappe d'eau, sorte d'expansion lacustre, fuyant, fuyant toujours devant ses yeux.

Ces phénomènes de mirage causaient de francs éclats de rire, quand l'erreur était reconnue. Mais d'autres surprises non moins étranges étaient réservées aux explorateurs.

Suivant l'heure, au gré de la lumière, l'aspect du même site paraissait se transformer. En arrivant, au coucher du soleil, non loin d'un village nommé Ousimbi, ils crurent débarquer au milieu d'un ravissant Eldorado, parc tropical idéal où les rayons rosés du soir s'arrêtaient sur de gracieux palmiers, et empourpraient des talus gazonnés, des berges fantastiques contrastant avec les planes étendues uniformément boisées, observées en aval. Mais lorsque les dernières lueurs rouges eurent cessé d'illuminer le lieu de campement, les palmiers, les talus, les berges s'effacèrent comme un rêve.

Le lendemain, quand le soleil eut chassé les vapeurs du matin, les ondulations du même site paraissaient évanouies dans la clarté rayonnante qui les baignait; on distinguait vaguement une lande presque déserte où de chétifs roseaux végétaient à côté de quelques bouquets d'arbres adossés à des huttes.

Dans la soirée du 19 octobre, la flottille stoppait devant un important village appelé Bolombo, et situé sur la rive gauche du fleuve par 1° 25' de latitude nord, à quelques milles en aval d'Iboko, capitale du district bangala.

Bolombo n'offrait pas, à la tombée d'une nuit sereine, l'aspect accoutumé



UNE DES FEMMES D'IBAKA.
(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

des villages indigènes. Les habitants paraissaient plongés dans la désolation. Ils ne manifestèrent aucune hostilité aux étrangers et ne mirent aucun empressement à les recevoir.

La famine, la hideuse famine exerçait ses ravages sur cette population nègre insouciante qui, pendant les beaux jours de la saison sèche, avait chanté, dansé, guerroyé, mais en revanche avait totalement négligé de cultiver les terres fertiles des environs.

Les notables de Bolombo, éprouvés par la faim comme les derniers de leurs esclaves, se traînèrent péniblement au-devant des mundelés; ils consentirent, en échange de provisions alimentaires, à tous les traités que Stanley leur proposa. Les vivres dont étaient bondés les bateaux, firent en partie les frais des négociations amicales, et les derniers chevreaux de la localité furent abattus pour consacrer l'union fraternelle du sang entre Stanley, Roger et les mfoums du village.

Deux jours après, la flottille, toutes précautions prises en cas d'attaque des indigènes, armes chargées, caisse de munitions ouverte, côtoyait la rive nord du fleuve où se succèdent presque sans interruption des agglomérations de huttes, de villages bangala.

Un bruit de tambours énormes roulant incessamment comme un tonnerre, des détonations ininterrompues de mousquets, des exclamations en chœur, des ya-ya bangala, des cris dont il était impossible d'interpréter le sens hostile ou sympathique, saluaient de la rive le passage de la flottille.

Cependant aucun de ces projectiles meurtriers, de ces morceaux de minerai de fer et de cuivre dentelés, que les Bangala envoient d'habitude contre les étrangers, n'atteignaient les flancs des navires, et grâce aux lunettes d'approche Stanley et Roger pouvaient lire sur les physionomies des riverains plus de gaieté sincère que de férocité.

Les tambours n'appelaient pas aux armes, les détonations étaient simplement des salves joyeuses, les exclamations n'avaient rien du cri de guerre terrible des Bangala.

Les rapports des marchands rencontrés en aval étaient vrais, les gens de l'Iboko attendaient avec une impatience dont il ne fallait pas se défier le débarquement de Boula Matari.

L'un des interprètes indigènes, passager de l'*En Avant*, désigna à Stanley un immense village nommé Mankanza ou Iboko, résidence habituelle du grand chef Mata-Bouyki, makoko des Bangala.

Sans se laisser influencer par l'aléa d'une réception hostile ou bienveillante, Stanley enjoignit aux capitaines du *Royal*, de l'*A. I. A.* et de l'*Éclaireur* de stopper dans un étroit canal circulant entre deux îlots, puis il poussa

sur l'*En Avant*, pavoisé comme aux plus grands jours de fête, jusqu'à Matamviké.

La population de ce village et d'innombrables curieux accourus des centres voisins formaient sur le rivage une haie mouvante dont l'attitude pacifique décida l'explorateur à débarquer en compagnie d'un seul interprète.

Tous deux furent solennellement conduits devant la hutte de Matamviké. Ce chef suprême de l'Iboko était un vrai géant dont la large carrure était proportionnée à la haute taille. Vieillard robuste, il avait une épaisse chevelure presque blanche, tressée et disposée de façon à former une coiffure ressemblant, moins le panache, au bonnet carré des lanciers. Sur ses bras, sur ses jambes, à son cou, étincelait une profusion d'ornements de laiton, de cuivre et d'acier poli; tout un arsenal de lances, de mousquets, de couteaux et de sabres, armait ses mains, ses épaules et sa ceinture. Ses yeux noirs, expressifs, étaient doués d'un regard profond, fascinateur. Sa voix sonore avait par instants des éclats pareils aux notes sourdes et vibrantes de l'ophicléide.

Ses nombreux enfants de tout âge et de tout sexe l'entouraient, et une vingtaine de jeunes et vigoureux noirs formaient sa garde d'honneur.

Matamviké les présenta un à un par leur nom au célèbre Boula Matari, depuis longtemps connu chez les Bangala, sous le nom de « Tandeley »; mais, en dépit de sa politesse, il se montra très sobre de paroles et refusa d'entamer le moindre pourparler d'affaires avec Stanley, avant de pouvoir considérer ce dernier comme « son frère de sang ».

Cette cérémonie fort simple n'eut lieu que le lendemain avec quelques variantes qu'il est bon d'indiquer en passant.

Une légère entaille fut pratiquée dans le bras droit de chacun des deux futurs frères à l'aide d'un coutelas à lame ondulée et portant au centre une double cannelure, puis chacun des bras incisés fut rapproché l'un de l'autre de manière à mettre les deux plaies en contact. Les serment furent prêtés de part et d'autre suivant la forme accoutumée.



MOUBANGA, CHEF BAYANZI.
(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

Mais cet échange du sang ne constituait, aux yeux des Bangala, que la fraternité des corps ; une cérémonie complémentaire devait assurer la fraternisation des âmes.

L'un des palmiers soi-disant fétiches du champ consacré aux cérémonies publiques, celui qui, au dire du grand féticheur Kokoro, hébergeait ce jour-là les âmes des aïeux de Matamviké, fut désigné pour être abattu par les acolytes officiants : les frères de sang, cramponnés l'un et l'autre aux troncs retombantes du végétal, devaient imprimer au tronc dans sa chute une direction préalablement déterminée.

Si les âmes réfugiées sur le palmier ne s'opposaient pas aux efforts réunis des nouveaux frères, c'est qu'elles les reconnaissaient animés l'un et l'autre d'un dévouement réciproque éternel.

Bien entendu, le tronc du palmier fétiche, profondément entaillé par les haches des acolytes de Kokoro, s'inclina docilement dans le sens de la traction exercée par les frères de sang. Les âmes des aïeux de Matamviké ne voyaient donc pas d'inconvénients à l'alliance de leur descendant avec un fils de race blanche.

Dès lors il fut permis à Stanley de soumettre au chef suprême de l'Iboko des propositions touchant l'installation future des blancs sur les terres des Bangala.

Des promesses de concession largement récompensées par des cadeaux permirent à Stanley de croire qu'il avait soumis au protectorat du drapeau bleu la contrée gouvernée par son frère Matamviké. Hanssens, on le verra plus tard, éprouva d'incroyables difficultés pour obtenir de ce félon personnage la réalisation de ces promesses.

Le 25 octobre, la flottille continua sa route. Stanley n'avait pas eu assez de confiance dans la durée des bonnes dispositions des Bangala, pour laisser sur le territoire d'Iboko un seul de ses hommes de couleur.

La navigation était rendue fort difficile, en amont de Matamviké, par le nombre croissant des îlots qui parsemaient le cours du fleuve, îlots entre lesquels couraient des canaux étroits, dont les infiltrations souterraines produisaient une verdure toujours fraîche et la flore la plus merveilleuse se puisse imaginer.

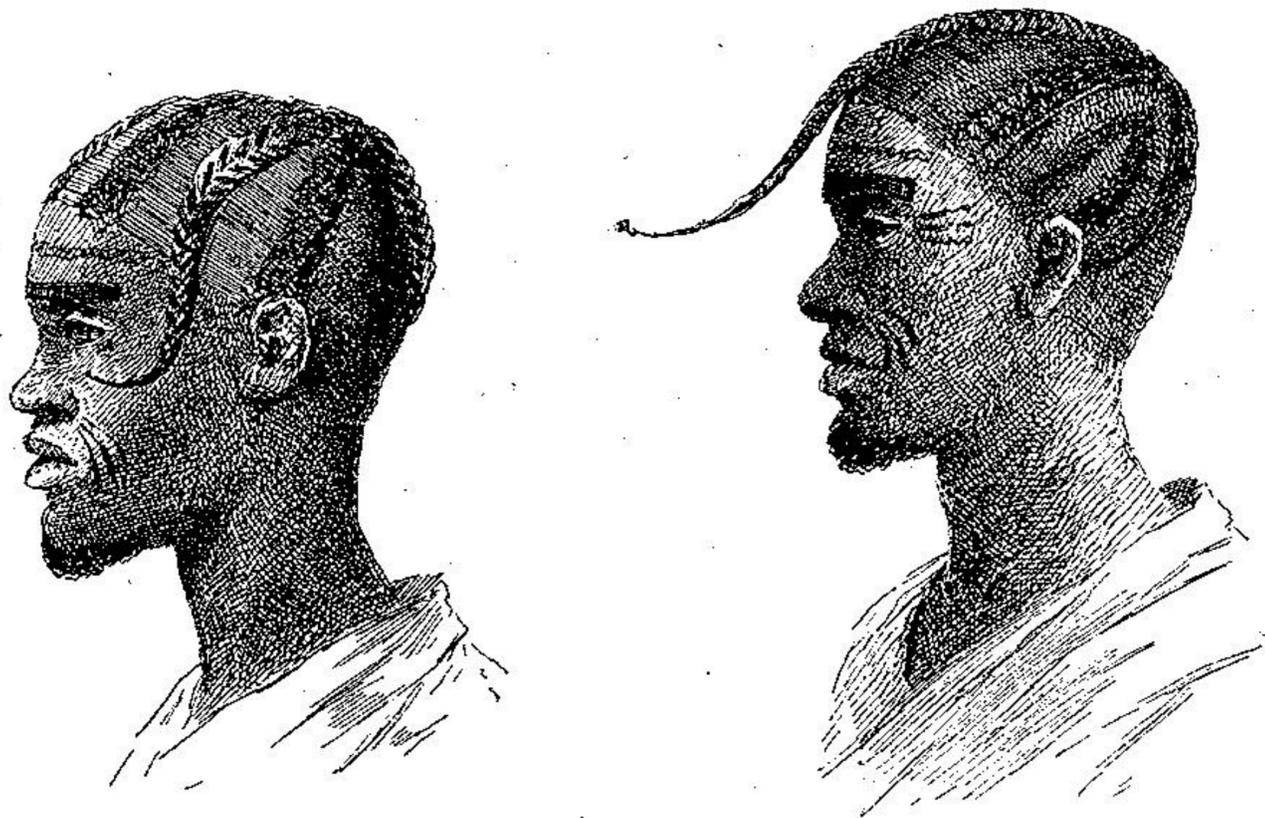
L'air était chargé de senteurs enivrantes ; le silence de ces solitudes verdoyantes n'était troublé que par les modulations, peu harmonieuses il est vrai, de nombreux perroquets gris à queue rouge : nulle pirogue indigène montée par de frénétiques sauvages ne vint, pendant plusieurs milles, troubler les rêves des explorateurs.

Mais en approchant d'un village nommé Moutembo et sis à la limite

nord-est du territoire des Bangala, des rumeurs épouvantables arrachèrent les voyageurs à leurs paisibles contemplations.

Des roulements de tambours, des clameurs assourdissantes, des coups de feu, des tintements de gong désordonnés, bruyants, des sons de trompe, tout le vacarme habituel des peuplades nègres se disposant au combat, virent inquiéter Stanley et Roger.

Cependant les bateaux de la flottille, que cachait aux riverains la végétation d'une île longue et étroite, n'avaient pu provoquer la prise d'armes des habitants de Mouembo.



PAGAYEURS-ESCLAVES.
(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

Sans aucun doute, pensa Stanley, la guerre civile si fréquente entre gens d'un même village bangala motivait seule le tumulte dont on percevait les bruits à travers un épais rideau de verdure.

Peut-être était-il peu prudent de continuer la navigation et de se découvrir à l'extrémité de l'îlot protecteur; mais débarquer sur des bords hérissés de rotangs, de papyrus, d'arundos et d'écueils végétaux, ou stopper au milieu du canal où l'on s'était engagé et dont les eaux, fouettées par une soudaine bourrasque grossissaient avec rapidité, étaient autant d'alternatives auxquelles on ne pouvait s'arrêter.

La navigation ne fut donc pas interrompue et la flottille ne tarda pas à défilier devant les auteurs de ce grand tumulte inconnu.

La population de Noutembo incapable de prendre les armes, groupée sur le rivage, assistait à l'embarquement des guerriers de la localité. Des centaines de pirogues, d'une coupe élégante, décorées de ravissantes sculptures couvraient la baie assez vaste qui s'étale devant le village.

D'une longueur variant de dix à vingt mètres, ces canots recevaient des équipages de dix à vingt hommes; et chacun des rameurs, armé d'une énorme pagaie en bois léger, devait s'y tenir debout.

L'apparition soudaine des vapeurs de la flottille fut le signal d'une recrudescence de vacarme. Aux batteries redoublées des tambours, aux sons stridents des trompes d'ivoire se mêlèrent des cris d'étonnement et quelques vociférations menaçantes. Mais bientôt le nom de Boula Matari vola de bouche en bouche, et les démonstrations cessèrent d'être hostiles.

Les pirogues s'approchèrent aussitôt des vapeurs; la flottille fut pilotée jusqu'à la rive et aborda au milieu des acclamations unanimes.

Le nom de Boula Matari, à Moutembo comme en aval, était un talisman devant lequel s'inclinaient les peuplades sauvages même les plus disposées à interdire aux étrangers l'entrée de leur territoire.

Boula Matari jouissait chez les Bangala de la réputation d'un grand chef blanc excessivement riche, possédant un nombre prodigieux de fusils perfectionnés et de pirogues monstrueuses aussi rapides que le vol de l'aigle-pêcheur, et les chefs belliqueux du village de Moutembo venaient de calculer les avantages que leur assurerait une alliance avec ce puissant mundelé.

Stanley à peine débarqué put se convaincre en effet du peu de désintéressement que l'on devait attacher à cet accueil.

Les gens de Moutembo prenaient les armes pour aller combattre une tribu d'amont, les Oubika, dont la capitale est à la lisière d'une forêt vierge et dans l'ongle oriental du confluent de la Mongala, rivière aux eaux brunâtres qui mesure son embouchure une largeur d'environ six cents mètres, affluent de droite du Congo limitant au nord-est le district d'Iboko ou pays des Bangala.

De leur propre aveu les chefs de Moutembo reconnurent qu'ils avaient fait à Boula Matari une réception amicale dans l'intention de s'unir à eux contre les Oubika. Dans le cas contraire, ajoutaient-ils, ils se verraient obligés d'empêcher Stanley par tous les moyens en leur pouvoir de poursuivre sa route, avant d'avoir battu leurs ennemis.

Ces intentions étaient loin de sourire au chef de l'expédition, qui avait hâte de se rendre aux Stanley-Falls. Aussi, avec une patience et une douceur

dignes d'un missionnaire apostolique, l'agent général de l'Association essaya-t-il de dissuader de leurs projets de guerre les chefs de Moutembo.

« Pourquoi d'ailleurs allez-vous combattre les Oubika? demanda-t-il.

— Pourquoi? répliqua l'un des notables, gros personnage remarquable par ses dents limées en pointe et les balafres hideuses qui lui labouraient le corps et le visage; pourquoi? Mais vous ignorez donc, Boula Matari, que les gens d'Oubika se sont montrés envers nous oublieux des convenances, et qu'ils ont failli aux usages établis depuis des siècles dans notre contrée? Il y a huit jours, on enterrait chez eux le grand chef de la tribu; sur sa tombe, plus de cinquante victimes ont été immolées. Ah! c'était un riche et puissant souverain! L'une de ses épouses favorites, une jeune négresse bangala, native de Moutembo, a été dépecée à cette occasion; les sacrificateurs ont négligé de nous faire parvenir les bras et les cuisses de notre fille, que nous comptions manger en l'honneur du défunt. Pour les punir cette inqualifiable négligence, nous avons déclaré la guerre aux Oubika, et, si la victoire nous favorise, nous exigerons des vaincus une rançon de jeunes femmes les plus belles et les plus grasses de celles qui peuplent les huttes de nos voisins. »

Stanley, que rien ne pouvait plus surprendre de la part des sauvages de l'Afrique centrale, après avoir entendu ce singulier motif de déclaration de guerre, répliqua qu'il ne prendrait aucune part à cette levée de boucliers contre les Oubika.

« Jamais un mundelé n'encourage les sacrifices humains, dit-il à son entourage. Si la guerre avait eu un tout autre motif, j'aurais peut-être pris le parti de mes amis bangala contre les gens d'amont; mais le prétexte invoqué est odieux, inavouable, et Boula Matari ne prêtera pas ni pirogues ni ses fusils. »

Ce langage souleva dans l'assistance de rauques murmures; le tumulte reprit de plus belle et les guerriers sautèrent de nouveau dans leurs canots, chargèrent leurs fusils, brandirent les lances et les sabres.

Stanley, jugeant inutile de prêcher la paix à ces créatures altérées de sang humain, ordonna à ses hommes de regagner les steamers.



IPOUKI, MINISTRE D'IBAKA.

(D'APRÈS UN CROQUIS DE M. BRUNFAUT).

Cette retraite, exécutée dans un ordre parfait, s'opéra en quelques minutes et sans coup férir.

La flottille d'exploration laissa les anthropophages de Moutembo désespérés de voir s'enfuir si vite celui dont ils eussent voulu obtenir l'alliance pour réquisitionner par la violence, chez les habitants d'Oubika, douze rôtis de chair humaine.

